Passerelles vers d'autres mondes

Autor(en): **Christen, Richard**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actio humana : l'aventure humaine**

Band (Jahr): **98 (1989)**

Heft 3

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-682376

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

PASSERELLES VERS D'AUTRES MONDES

Quand elle a écrit «La maladie comme métaphore», Susan Sontag avait le cancer et les médecins la disaient condamnée. Si elle réussit finalement à guérir grâce à la chimiothérapie, Susan Sontag pensait alors que cet essai serait la dernière œuvre de sa vie. Ses réflexions, assez provocantes, reposaient sur une question essentielle: pourquoi les malades du cancer et, de manière générale, tous les malades, nourrissent-ils un sentiment de culpabilité? «Parce que la maladie est une métaphore, une image qui évoque la peine, la désorganisation et la destruction», répondait Susan Sontag. Cette manière de considérer la maladie comme l'ennemi absolu est à l'origine du sentiment de culpabilité et de l'état dépressif qui pèsent sur l'homme malade et qui le conduisent à la résignation. Elle est un problème, disait encore Susan Sontag, non seulement pour les malades eux-mêmes et pour les médecins, mais aussi pour la société. Et l'expérience vécue par l'écrivain est peut-être la meilleure illustration d'une manière différente de faire face à la maladie: «Ecrire cet essai m'a soulagée», expliqua Susan Sontag après sa guérison. «J'ai pu ainsi comprendre beaucoup de choses, travailler et créer. Je n'étais plus une victime réduite à la passivité.»

Le moyen d'expression de Susan Sontag est l'écriture. Son approche de la maladie en tant que phénomène naturel, que nous devons accepter parce qu'il fait partie intégrante de notre vie, est aussi celle du psychiatre allemand Alfred Bader qui, lui, a passé de nombreuses années à étudier les différentes formes d'expression utilisées par les handicapés mentaux. Auteur de multiples ouvrages sur le thème de la folie et de la créativité, Bader est convaincu que «la folie est un trait humain», que «le plus détraqué des hommes reste un être humain». Pourtant, on considère souvent les handicapés mentaux comme des sous-hommes, auxquels on n'accorde pas de place dans la société. Leur état demeure incompréhensible à la majorité des individus sains et normaux. Mais depuis quelques années, de gros efforts ont été entrepris pour donner à ces malades des moyens de s'exprimer. A la clinique psychiatrique argovienne de Königsfelden, par exemple, on accorde une grande attention aux travaux artistiques des patients. «La détresse et la maladie psychiques bouleversent et usent le malade», explique le professeur Fritz Gnirrs, médecin chef à Königsfelden. «Elles le menacent d'isolement social. La fuite dans un monde imaginaire accélère le processus de son repli sur soi et de son détachement de la réalité. Mais derrière cette défense se cache un monde plein de vie et de sentiments. C'est de cet imaginaire dont nous parlent les malades dans leurs dessins et leurs peintures. En étudiant la signification de ces œuvres, on arrive parfois à connaître le monde intérieur de ces hommes.»

Les peintures, les sculptures et toutes les autres œuvres, spontanées, réalisées par des handicapés mentaux sont réunies sous le vocable d'«Art Brut». Certaines ont été présentées au public lors d'expositions, à Lausanne notamment où il existe même un musée de l'Art Brut. Ce musée a été créé grâce à l'initiative du peintre français Jean Dubuffet qui avait, au fil des années, rassemblé les œuvres de handicapés de tous âges, mais aussi d'enfants et de vieillards. Dubuffet a finalement légué sa collection à la Ville de Lausanne avec l'espoir qu'elle nous aide à mieux connaître et mieux comprendre ces gens qui vivent en dehors des normes de la société. Les œuvres de ces «artistes» n'ont pas seulement éveillé la curiosité des critiques d'art; elles ont également suscité l'intérêt des psychiatres. Beaucoup d'entre eux se sont mis à utiliser l'art comme principe de base dans leurs thérapies. Le psychiatre autrichien Leo Navratil, auteur lui aussi de plusieurs essais consacrés à l'art, la création et la folie, est devenu un peu le spécialiste de la question. Il a notamment dédié un de ses ouvrages à un certain Johann Hauser, né en 1926, qui, handicapé mental, vit depuis l'âge de 17 ans en hôpital psychiatrique. Hauser a commencé à peindre quand il avait 32 ans. Il a produit des centaines d'œuvres, plus étonnantes les unes que les autres, qui n'ont pas laissé les critiques indifférents, et qui révèlent surtout, selon Navratil, un monde «de manie et de dépression». Navratil prétend que l'Art Brut reflète le désir de s'exprimer que chaque homme porte en lui et que l'on peut observer chez les enfants déjà. Ceux-ci

TOURNEZ S.V.P.

CRS: TRAVAIL MÉDICO-SOCIAL EN SUISSE

SIDA: la peur du contact

Il n'est guère de sujet qui éveille autant de craintes à l'idée d'un contact, physique ou psychique, que le SIDA. Mais il n'est pas possible d'ignorer les victimes du SIDA: il s'agit d'hommes et de femmes qu'un sort terrible a frappés. Pour la Croix-Rouge suisse, le SIDA est un défi qu'elle est prête à relever.

SIDA – PRÉVENTION

La Croix-Rouge suisse traite des problèmes du SIDA sous l'angle de la prévention dans le cadre de chacun des cinq cours de santé destinés à la population. Nous avons soigneusement formé dans ce but des infirmières diplômées qui donnent, dans les sections régionales, ces cours conçus selon les méthodes les plus récentes.

En Suisse, le test des anticorps anti-HIV est obligatoire dans tous les centres de transfusion, mesure qui a pour but de réduire à un minimum absolu le risque d'une infection par transfusion de sang.

Au plan international, la Croix-Rouge suisse apporte, avec l'aide technique du Laboratoire central, son soutien aux Services de transfusion de plusieurs pays africains, et encourage les mesures de prévention (test des anticorps anti-HIV) prises par les gouvernements dans le cadre de leur lutte contre le SIDA.

CRS – aider son entourage
Un engagement au service du prochain

LE SYMBOLE DE L'HUMANITÉ

Croix-Rouge suisse CRS, Secrétariat central, Rainmattstrasse 10, 3001 Berne, téléphone 031 66 71 11

Les dessins des enfants malades cachent de nombreux symboles. Leur observation et leur compréhension aident à faire le lien entre deux mondes apparemment étrangers l'un à l'autre.

passent par un stade au cours duquel ils dessinent et peignent pour, comme dit Navratil, «appréhender le monde et saisir les choses dans leur réalité». Cette quête est identique à celle par laquelle les handicapés mentaux essaient de transcender leur état. C'est là un parallèle qui mène à ce que nous avons peut-être le plus de peine à comprendre: la maladie chez l'enfant.

Dans une approche essentiellement thérapeutique, le médecin anglais Susan Bach s'est spécialisé dans l'étude des dessins d'enfants malades, mentaux ou physiques. Elle a réussi à constituer un véritable guide des motifs et des symboles qui reviennent toujours dans ces dessins. Les médecins peuvent, à partir de ces œuvres spontanées, mieux comprendre le monde psychique de leurs jeunes patients; cette compréhension est d'une grande aide dans le choix et l'application des traitements physiques. A travers le langage symbolique des dessins, un lien se forme entre deux mondes apparemment distincts. Mais Susan Bach refuse d'admettre la séparation du corps et de l'esprit; ils constituent un ensemble, un seul organisme. A travers leurs dessins, on arrive à mieux comprendre les maladies des enfants. Susan Bach: «Par cette forme de communication non verbale, dans un langage qui lui est propre, l'être humain traduit aussi bien son état physique que psychique.»

Comprendre le langage de la maladie signifie aussi reconsidérer la place du malade dans la société. Le président de la Confédération, Jean-Pascal Delamuraz, ne disait pas autre chose en commençant ainsi son discours du nouvel an 1989: «Je voudrais saluer d'abord tous ceux qui, parmi vous, souffrent dans leur corps ou dans leur âme, et ceux qui sont tourmentés par les soucis. J'aimerais leur dire qu'ils ne sont pas seuls et leur apporter un peu de chaleur humaine, ainsi qu'à tous ceux qui, dans notre pays, se sentent exclus, abandonnés ou marginalisés. Et ils sont nombreux.»

RICHARD CHRISTEN

PHOTO: URS SIEGENTHALER